

La Lame sous la Grange

Description

Dans le village de Bréau, entre champs d'avoine chauffés par le soleil d'été et la forêt où chantent les pinsons à l'aube, deux frères grandissaient sous un même toit de chaume. L'air sentait la paille sèche et le feu de tourbe ; des sabots claquaient sur la terre battue à chaque lever du soleil.

Frère, le plus jeune, courait souvent derrière les poules en riant, apportait chaque matin un seau d'eau claire à la vieille Marguerite qui ne pouvait plus descendre au puits. Il partageait son pain noir sans y penser : un morceau pour la voisine veuve, un autre pour les chiens maigres du bourg. Son frère aîné, fort comme un noyer et fier comme un coq blanc, rêvait de bravoure et n'oubliait jamais de serrer sa part contre lui.

Un soir d'automne, quand la pluie tambourinait sur la lucarne et que les ombres bougeaient aux murs, l'aîné trébucha sur une dalle disjointe sous la grange. Son pied heurta quelque chose de dur. Il écarta le foin : là reposait une épée ternie, couverte de toiles d'araignée. Sa poignée brillait faiblement mais la lame paraissait terne. L'aîné la saisit aussitôt.

Il appela : « Viens voir ! », et Frère accourut pieds nus. L'aîné brandit l'épée haut — elle pesait dans sa main comme une bûche mouillée — puis il frappa l'air pour tester son tranchant. Mais rien ne se passa, à part un souffle froid dans le grenier.



Le lendemain, trois voisins se rassemblèrent car leur âne s'était égaré aux abords du bois sombre où souffle le vent. « Tu viens ? », demanda Frère à l'aîné en proposant son aide. Mais celui-ci refusa d'abandonner son trésor : « J'ai mieux à faire que courir après les bêtes ! » Frère prit alors sa lanterne et suivit le vieux meunier jusque dans les fougères détrempées.

Le premier soir revint ; on ne retrouva pas l'âne mais Frère partagea ses restes de pain avec Marie qui avait pleuré toute la journée sur son seuil. Le deuxième jour passa ; il aida Blanchette à recoudre sa cape trouée par une ronce du chemin creux. Le troisième matin enfin, ils retrouvèrent l'âne enfoui

jusqu’au ventre dans un fourré d’ajoncs tordus.

Quand Frère rapporta l’animal au village escorté par tous ceux qu’il avait aidés durant ces trois jours, les cloches sonnèrent avant même qu’il n’arrive au ponton mousseux qui menait chez lui. On fêta son retour autour d’un grand feu tandis que coulaient lait chaud et pommes cuites sous leur manteau de braises.



L’aîné observait tout cela depuis la porte de la grange ; il sentit une pointe froide effleurer sa poitrine — était-ce regret ou brise du soir ? La nuit venue, curieux ou jaloux peut-être, il tendit encore une fois la vieille épée vers le ciel étoilé… La lame resta sombre.

Ce fut Frère que Marguerite pria de venir ranger les fourches au fond de la grange après la fête. En entrant là-bas sous l’odeur âcre du vieux foin mouillé par les gouttières percées, il effleura distraitement la poignée oubliée sur un ballot… Alors — tant et si bien qu’on aurait cru entendre frémir tout le bois sec — une lumière fine courut soudain du pommeau émoussé jusqu’au bout arrondi ; elle vibra comme un fil d’argent au soleil levant.

Personne ne dit mot pendant quelques battements de cœur sauf Frère qui murmura : « C’est assez », puis reposa doucement l’épée redevenue claire sous une poutre noire où logent mille souvenirs enfouis.

Depuis ce jour-là et jusqu’à présent, on prête encore main forte aux voisins dès que tintent deux pierres rondes devant chaque porte : on dit alors au village que c’est pour « appeler la lumière » – comme jadis fit Frère avec douceur.

contesdefees.com

date créée
03/05/2026
Auteur
cdf